

La piste nationale du bicentenaire

Carnet 02

Édouard Chautard et Carine Thomas

La randonnée du week-end, c'est bien mais, ça a toujours un goût de trop court ! Alors, nous sommes partis pour un tour de la Nouvelle-Calédonie durant deux mois. Mille kilomètres, ça sert aussi d'échauffement ! C'est bien comme ça que nous l'avons vu. Tester le matériel, les techniques de voyage, les erreurs à ne pas faire - que nous avons bien entendu faites, sans en oublier une seule, sans doute pour les tester aussi...

Sommaire

Le voyage fabuleux...	1
Quelques brèves nouvelles...	2
New-England : la route du bétail	2
QUEENSLAND : La désolation	3
Esk : la ville maudite	4

En septembre 2001, au retour de ce petit voyage à cheval, l'idée de retourner sur les sentiers nomades était déjà là. Même s'il a fallu un petit temps de réadaptation, un projet a vite germé dans nos esprits. Le choix du pays a fait l'objet d'un consensus entre Carine qui se voyait mal partir dans un pays étranger aux confins de la planète, et moi qui trouvais que rester sur le sol Français apportait peu de piment à l'aventure. C'est donc l'Australie qui s'est tout naturellement imposée. Pas très loin de la Nouvelle-Calédonie, et assez exotique pour rehausser l'intérêt.

Ce dernier soir de novembre, à la lueur de la lampe à gaz qui se balance, Édouard écrit en repoussant les moustiques et les scarabées kamikazes...

Le voyage fabuleux...

La petite blessure de Rose est presque rétablie. Nous décidons cependant d'expédier la moitié des affaires plus loin en avant sur l'itinéraire pour ne voyager qu'avec un seul bât. La partie s'annonce encore difficile, mais une rencontre nous rassure un peu. Appelée Avalanche, l'homme à la longue barbe rousse propose de nous livrer de l'eau là où il n'y en a pas. Nous décidons de faire une étape dans un petit village en dehors du BNT. Nous y trouverons l'eau, c'est sécurisant.

Toujours à la recherche d'eau pour le soir, nous arrivons avec les cinq chevaux dans le jardin d'une église. Il y a de l'herbe bien verte et un réservoir d'eau de pluie sous la gouttière. Shadow trouve les vieilles tombes bien pratiques pour se gratter le derrière. Nous trouvons cela bien irrespectueux, alors nous parquons nos compagnons dans un coin. Dans la soirée un 4x4 arrive. On se dit : "Voilà les problèmes." Un homme en sort et nous jette un grand : "Hello, hello, how are you today. Welcome, I'm father Mick." C'est le curé de la paroisse qui nous souhaite la bienvenue et nous invite dans son église pour la messe mensuelle.

Durant les semaines suivantes, c'est en mendiant de l'eau à toutes les portes que nous apprécions l'hospitalité de la région. C'est finalement grâce à la terrible sécheresse que nous vivons les instants les plus riches et les rencontres les plus agréables de notre voyage jusqu'ici.

Alors que nous comptons faire une pause pour laisser se reposer les chevaux quelques jours, une femme

s'est arrêtée sur le bord de la route et spontanément, elle nous a invité à rester chez elle. Nous avons ainsi passé quelques jours chez Hazel et Martin dans un petit chalet en bois au fond des forêts de pins. Ils nous accompagneront même une journée avec leurs chevaux d'endurance quand nous reprendrons la route.

Le voyage fabuleux continue encore en passant par Wallerawang, au pied des centrales électriques pour plonger à nouveau dans le bush à travers la plus grande vallée d'Australie.

Durant plusieurs jours, nous passerons du haut des falaises, au fond des vallées sèches et désertiques. Le décor est fantastique, des formations rocheuses s'élèvent à la verticale au dessus de nous. Par des sentiers escarpés, étroits et poussiéreux, il faut parfois les gravir ou les descendre.

La sortie de cette vallée nous fera passer au travers d'un grand haras, élevage de purs sangs. Des milliers d'hectares, des milliers de bovins et plus de 400 poulinières qui produisent chaque année 300 poulains sont vendus aux enchères pour des millions de dollars. La démesure !

Au passage, près d'une de ces écuries, nous discutons avec un employé durant quelques minutes. Puis, trouvant bizarre notre accent, l'homme demande de quel pays nous venons. À notre réponse ils s'exclament : "Mais alors, vous parlez français ! Je suis de Normandie" C'est ainsi que nous faisons la connaissance de Richard et de Gwen et Alex, ses deux amis français qui parcourent le monde dans les

La piste nationale du bicentenaire

Carnet 02

Édouard Chautard et Carine Thomas

écuries de pur sang. Leur aventure nous passionne et nous laisse rêveur, tout comme la notre pour eux.

Ils nous feront visiter Coolmore Stud, leur lieu de travail en Australie. L'élevage existe aussi aux USA et en Irlande. C'est ici, le plus grand haras de purs sangs de l'hémisphère sud : des centaines de box capitonnés, des allées verdoyantes... Un réel contraste avec la vie de nos chevaux et les paysages secs traversés jusque là.

Nous passons une semaine dans un petit village pour ferrer de neuf toute l'équipe. Le carré des chevaux

borde le chemin de fer ou passent, nuit et jour, des trains de charbons de plusieurs kilomètres de long.

Un dernier saut de puce nous conduit à Aberdeen, où nous préparons la suite du trajet qui durant plusieurs semaines, doit passer en dehors de toute trace de civilisation. Cela ne nous enchante guère car sans grain, avec seulement l'herbe sèche d'automne, les chevaux perdront vite leur excellent état. Nous envisageons de dévier le trajet par des villages pour un voyage plus raisonnable.

Aberdeen, le 13 mai 2004

Quelques brèves nouvelles...

Provisoirement, nous avons quitté la piste du BNT pour éviter deux sections de quatre semaines qui zigzaguaient en plein National Park sans herbe ni âme qui vive. Nous mettons cap plus au nord pour suivre les "stocks routes" (routes du bétail).

Cet itinéraire devrait nous conduire vers Armidale en 4 jours, puis Guyra, puis Glen Innes et enfin Tenterfiels à la bordure du Queensland que l'on espère rejoindre dans un mois environ. Cependant, pas de précipitation...

Enfin, tout se déroule comme un voyage à cheval, plus comme la galère du début. Nous avons eu le temps de bien analyser la situation et maintenant, nous pensons avoir bien cerné les causes des problèmes. Principalement, la chaleur et l'état novice des chevaux qui présentaient une peau fragile.

Aujourd'hui, les bâts et les selles ne blessent plus du tout. Ouf ! J'en arrivais même à m'interroger sur la

bonne conception des arçons de bâts... Sans raison, il me semble.

En bref, sur la route du bétail, on croise plus de gens, plus de village et les rencontres sont fabuleuses. Elles ont pris le dessus sur les paysages qui eux aussi sont fantastiques.

Il fait assez froid. Chaque nuit, dès 8 heures du soir, il gèle avec des pointes à -10°. La journée, la température ne dépasse pas les 5 ou 6 degrés. C'est plus facile à supporter que les différences de -15 à +30 qu'on a dû endurer il n'y a pas si longtemps. Finalement, le corps supporte assez mal les grosses différences de températures.

Voilà, on baigne dans le bonheur. Le voyage à cheval, je suis sûr que "c'est ça !"

Par courriel, le 29 mai 2004

New-England : la route du bétail

Nous avons quitté le BNT qui partait à nouveau sur des sections de plusieurs semaines sans traverser un seul village où l'herbe est susceptible de se faire très rare et peu nutritive. Nous ne pouvons pas prendre ce risque. Nous avons donc décidé de nous aventurer sur les routes du bétail de la New-England où le froid risque de sévir, mais où nous trouverons des villages toutes les semaines avec éventuellement du grain pour les chevaux si cela est nécessaire.

Les routes du stock (bétail) sont bien faites. Il y a tous les 16 kilomètres une aire de repos qui permet de s'arrêter pour la nuit. Mais parfois des fermiers peu scrupuleux occupent les lieux avec leurs moutons,

comme ce jour où nous sommes arrivés en fin de journée. Le fermier voyait d'un mauvais oeil que nous mettions nos chevaux avec ses moutons. Il nous a demandé de les mettre plus loin. Nous avons accepté, mais en échange, nous avons demandé un abris pour la nuit qui s'annonçait très froide. Il a fallu négocier 15 minutes pour qu'il nous laisse dormir dans son woolshed (hangar pour la tonte des moutons). Nous n'avons presque pas dormi de la nuit. -18° à l'intérieur, -20° à l'extérieur. Le matin, tout était gelé, même la rivière.

Nous avons pu aussi assister chez un éleveur plus hospitalier, à la tonte de moutons.

La piste nationale du bicentenaire

Carnet 02

Édouard Chautard et Carine Thomas

Après cette terrible nuit, nous avons acheté une nouvelle tente plus hermétique au vent, ainsi qu'une autre couverture en laine et une bouillotte.

Ces équipements supplémentaires nous ont été bien utiles pour traverser la New-England où les nuits à -15° ont été presque quotidiennes.

Les paysages sont moins spectaculaires que sur le BNT, mais les rencontres beaucoup plus riches, ce qui nous semble plus important après plusieurs mois de voyage. Les eucalyptus, c'est joli, mais après 2000 kilomètres, ça fini par lasser.

La cadence s'accélère en dehors du BNT. Nous avalons des journées de 20 à 30 kilomètres sans vraiment les sentir, et le Queensland se rapproche.

Un jour, alors que nous approchions des problèmes de ferrage, un village nous a accueilli à bras ouverts. Enclume, fers, clous, repas, douche chaude, paddock pour les chevaux... impossible de ne pas s'arrêter. Il a même fallu que nous expliquions aux 8 gamins de l'unique école ce que nous faisons et que nous fassions également un exposé à une association de femmes. Ben Lomond, ce petit village de 50 habitants, à peine visible sur les cartes, nous a offert le plus bel accueil jusque ici.

Et nous repartons sur les routes du stock. Il faut souvent demander l'autorisation de camper, et on nous répond toujours que 2 kilomètres plus loin, c'est beaucoup mieux. Bien sûr, c'est chez le voisin. Les invitations à dîner pour la veille, alors que nous sommes entrain de bâter pour partir sont aussi fréquentes. Un matin, un fermier vient nous voir,

discute avec nous 10 minutes, en nous disant qu'il nous a vu arriver hier. À la fin de la conversation, oubliant le début, il nous dit : "Ah, si j'avais su que vous étiez la hier, je vous aurai invité à dîner".

Il n'est pas le premier à nous faire le coup, et ne sera sûrement pas le dernier.

Les villes et villages se succèdent rapidement, régulièrement, chaque semaine. Cinq à six jours de trajet, deux jours de repos, etc.

Tenterfield, la dernière ville traversée dans le New-England a été amusante. Nous mettons au moins une heure pour la traverser, alors qu'elle ne fait que deux kilomètres de long. Les habitants, peu habitués à voir des cavaliers voyageurs, nous arrêteront tout au long du chemin pour prendre des photos et discuter.

Le 28 juin 2004 à 15 h, après une journée très longue, nous franchissons la frontière entre les états du New South Wales et du Queensland. Nous y sommes enfin, alors qu'il y a quelques temps, nous n'y croyions plus vraiment. Le voyage prend un petit peu le goût de la réussite. Le Queensland, but inavoué depuis le début, est là sous nos sabots. Mais en même temps, nous sommes revenus sur le BNT, les gens sont plus indifférents, ayant vu des dizaines de treckers passer. L'herbe est à nouveau très rare, et les distances journalières trop longues et indivisibles. À nouveau, nous risquons fort de ressortir un peu, de ce sentier pour filer plus au nord, de villages en fermes et de fermes en villages, là où le temps sera sans doute plus clément.

Par courriel, le 01 juillet 2004

QUEENSLAND : La désolation

La bordure du Queensland passée, l'herbe est devenue rare et très sèche. Tout est grillé par le gel et le manque d'eau. Plus un centimètre de vert n'est visible sur les tiges d'herbe. Il devient difficile de progresser dans ces conditions. Et le manque d'eau est plus dangereux que le manque d'herbe. Une seule arrivée tardive à un bivouac sans eau pourrait devenir catastrophique.

Pour garantir une certaine sécurité, nous décidons de poursuivre notre route en progressant au plus près des villages. Mais dans ce pays à l'échelle d'un continent, les villages sont éloignés de plusieurs journées de marche. La partie n'est pas facile. Nous attendons également la visite de nos amis Alex et Éric. Chacun leur tour, ils doivent nous rejoindre pour partager quelques jours de l'aventure.

C'est ainsi que nous allons vers un petit village au bord d'un désert. C'est là que nous avons donné rendez-vous à Alex. Le vent du désert n'est pas loin, les rues sont très larges, l'espace plat ne manque pas, deux ou trois "Pubs", une église et quelques magasins, c'est tout. Le décor est très western. Nous réussissons à nous installer au bord d'une rivière dans laquelle il ne reste plus que quelques flaques d'eau nauséabonde, mais ce lieu est également la seule tache d'herbe verte des environs. Un seul défaut, la "highway" n'est pas loin, alors le bivouac sera très bruyant, nuits et jours.

Dès l'arrivée d'Alex, nous reprenons la route. Son émerveillement nous rappelle les débuts du voyage, alors que nous découvriions les kangourous et les forêts d'eucalyptus à perte de vue...

La piste nationale du bicentenaire

Carnet 02

Édouard Chautard et Carine Thomas

Souvent invités à partager un repas et à dormir chez l'habitant, la population du Queensland est beaucoup plus accueillante. Habitant à plus de trente minutes en voiture, une femme est même venue nous chercher pour nous emmener prendre un bain chauffé dans une marmite et nous servir un délicieux repas. Spontanément, une famille nous a accueilli pour nous offrir l'hospitalité comme autrefois. Paddock avec fourrage pour les chevaux, repas le soir pour nous trois, après quoi les enfants ont sorti les matelas de leur chambre pour les installer dans le salon – nous

passerons une bonne nuit. Le matin, la femme a même préparé des "cookies maison" pour la route.

Pratiquement, de villages en villages, de maisons en maisons, nous avons connu en 15 jours la quasi totalité du nombre d'invitations offertes depuis le début du voyage. Arrêtés 3 jours à proximité d'une grande ville pour ferrer les chevaux, l'opération s'est déroulée très vite grâce à Alex. Et pour cause : c'est lui qui m'a enseigné l'art du ferrage durant près de deux ans avant le départ.

Esk : la ville maudite

Alex est triste aujourd'hui, c'est son dernier jour avec nous. Il a une vision assez idyllique de notre voyage quelque peu décalée de la réalité. Mais l'arrivée dans la ville d'Esk lui a démontré comment tout peut tourner mal en un instant.

Nous avons été trébuchés d'un paddock à un autre, obligés de mettre les chevaux dans un enclos qui s'est avéré ouvert à son extrémité opposée donnant un accès libre à la route. Nous avons dû courir sur la route pour rattraper les chevaux dans le noir, nous avons été arrêtés par la police car la mairie nous avait dit de camper là où c'était interdit. À la mairie on nous avait demandé de déplacer les chevaux vers un paddock privé, en nous expliquant que le temps qu'il y ait une plainte de déposée contre nous, nous serions partis. Et enfin, les mêmes ont voulu nous faire quitter la ville afin de se débarrasser du "problème". Rien du tout ! Hors de question de quitter la ville. Alors, nous allons négocier gentiment à la mairie pour rester sur le terrain communal. Après 20 minutes de discussion, ils ont fini par nous laisser tranquilles.

Notre ami Éric a donc pu nous rejoindre à Esk, et Alex s'en est allé.

Nous avons continué la route par des terrains extrêmement secs. Premier soir, nous dormons à côté d'un vieux pont au milieu des débris. C'est sale, mais au moins il y a de l'eau (malpropre, elle aussi) et un peu d'herbe pour les chevaux.

Le lendemain, par une piste qui s'efface progressivement, nous traversons d'immenses propriétés d'élevage où il est difficile de s'orienter. L'herbe est comme grillée par le gel. Nous trouvons tant bien que mal le bivouac du soir. Il y a un peu d'eau qui ruisselle, et de l'herbe sèche à grignoter pour les chevaux. Nous campons dans le lit sec de la rivière.

Inquiétés par la fumée qui monte dans le ciel au loin, nous montons le camp. Éric part à pieds voir si

l'incendie peut se diriger vers nous durant la nuit. La température est encore bien fraîche (inférieure à -10° la nuit).

Le lendemain, non sans mal, nous quittons ces lieux déserts. Les barrières ont été changées récemment, et il faut parcourir les paddocks pour trouver les portails. Nous traversons plusieurs propriétés, toutes séparées par des ponts à claire voie. Il faudra ouvrir et fermer un portail pratiquement tous les kilomètres. Éric assumera cette tâche entièrement, et fera remarquer au passage que chaque portail possède sa propre astuce de fermeture.

Le dernier soir, accablés par l'absence d'herbe pour les chevaux et l'unique mare d'eau croupie, nous sommes abattus et désolés pour nos compagnons. Cette situation pesante est révoltante, mais qu'y faire ? Demain nous arriverons dans un village, les chevaux pourront manger à leur faim et boire à satiété.

Mais c'est à nouveau la déception. En arrivant au village, il n'y a pas d'herbe et le seul magasin rationne le fourrage. On ne peut acheter que deux bottes pour cinq chevaux ! Et pour trois jours, ça va faire peu.

Éric nous quitte ici. Alors que nous regardons partir le bus qui l'emporte, nous nous interrogeons sur la suite du voyage. Nous partons tout de même vers le prochain village. Mais le trajet est encore pire ! Devant tant de sécheresse, nous n'avons plus le cœur à l'ouvrage. Quelle suite donner à ce projet ? Il faut se rendre à l'évidence : nous sommes fatigués, le but principal a été atteint depuis longtemps, les chevaux vont à nouveau souffrir et après une étude minutieuse des cartes, il est évident qu'il n'y aura pas d'amélioration des conditions, la période sèche est maintenant bien installée. La décision est prise. Nous appelons un transporteur pour rapatrier les chevaux à Oberon chez des amis rencontrés sur notre route il y a quelques temps.

Trois jours de camion seront nécessaires pour ramener les chevaux chez Hazel et Martin. Heureux

La piste nationale du bicentenaire

Carnet 02

Édouard Chautard et Carine Thomas

de nous accueillir, ils s'occuperont de nos compagnons le temps qu'il faudra pour décider de ce que nous en ferons. Il fait froid, il neige. La fin du voyage est difficile à gérer psychologiquement. Après avoir réglé les formalités du départ, nous quittons les chevaux des larmes aux yeux... Difficile de croire que nous avons réussi un tel voyage. Les souvenirs se mêlent, il faudra du temps pour que les émotions s'apaisent...

At home, le 06 octobre 2004